

● GIANNI A CHANGÉ... (II)

Comment enseigner à des jeunes qui passent de plus en plus de temps devant des écrans ? Que reste-t-il de la culture commune entre les adultes et les jeunes ? Comment peut-on aider les élèves à utiliser dans un cadre professionnel les savoirs acquis à l'École ? Quelle place accorder au faire ? Ce second entretien¹ pose à nouveau de nombreuses questions fondamentales.

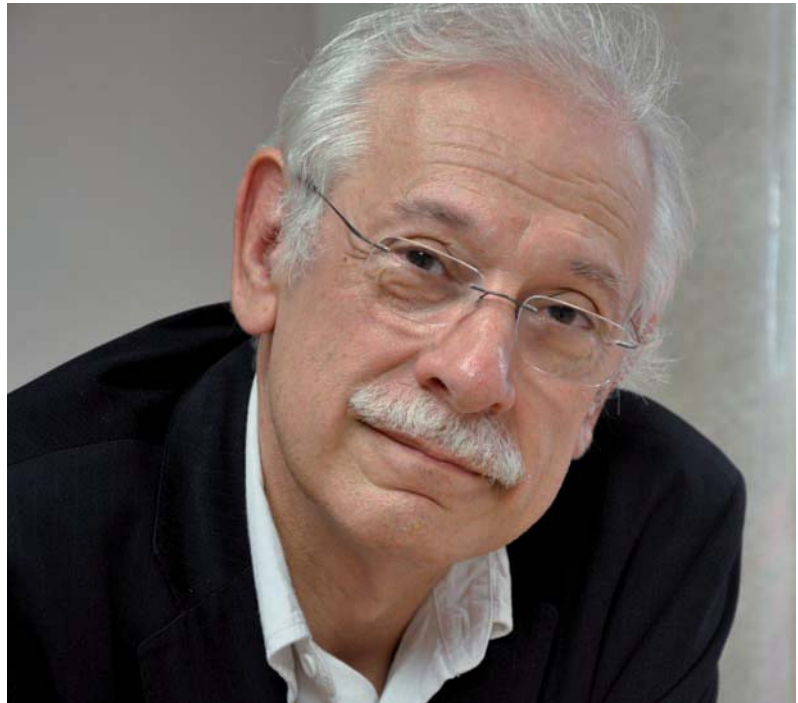
Entretien avec

Philippe Meirieu*

Propos recueillis par
Hervé Kéradec

Gianni passe une grande partie de son temps sur Internet et devant la télévision, c'est une rupture par rapport aux générations précédentes, dans quelle mesure cela modifie-t-il son comportement, son rapport à l'École et au savoir ?

D'abord sur le constat lui-même, Gianni passe en effet beaucoup de temps devant les écrans. La télévision est en baisse constante, en revanche l'écran Internet est en hausse considérable et en particulier pour les adolescents. Par ailleurs, des phénomènes récents ont changé les habitudes de consommation télévisuelle. En deux ans, l'arrivée de la TNT et de l'écran plat a conduit à une explosion des achats, et dans la plupart des cas les ados, et parfois les enfants jeunes, se sont retrouvés avec l'ancien poste de télévision dans leur chambre, branché sur la TNT. Je travaille avec un groupe de documentalistes qui chaque année conduit une enquête sur un échantillon d'élèves de troisième et de sixième sur l'utilisation de leur temps libre. On s'aperçoit que les jeunes ne regardent plus les grandes chaînes généralistes. Leur culture commune c'était TF1, M6, voire France 2 ou France 3, aujourd'hui c'est Énergie 12, W9, c'est-à-dire des chaînes que ne regardent pas les adultes et qui sont ciblées d'une manière extrêmement précise sur les ados.



Philippe Meirieu

Si les adultes et les jeunes ne regardent plus la même télévision, que reste-t-il d'une culture commune entre générations ?

C'est bien là le problème, la culture commune qui pouvait se transmettre à travers une télévision qui était regardée, plus ou moins, par toutes les générations et qui était une occasion d'échanges disparaît. Regarder chacun son écran de télévision devient une occasion d'isolement, d'enfermement générationnel. Nous fonctionnons aujourd'hui sur une logique commerciale qui est celle des niches, et les

chaînes de télévision de la TNT, du câble et du satellite visent des niches de plus en plus ciblées. C'est comme pour les mangas, il y a des mangas pour les filles de 12 à 14 ans qui aiment les sports d'extérieurs et des mangas pour les garçons de 13 ans qui aiment la mécanique. Nous risquons d'avoir pour la télévision des chaînes destinées à un public précis, ce qui a

*Professeur à l'université Lyon 2.

1. Le premier entretien avec Philippe Meirieu a été publié dans le numéro 131, d'avril 2009, d'**ÉCONOMIE ET MANAGEMENT**. Ce second entretien a été réalisé le 23 juillet 2009, à Paris.

pour conséquence de dissoudre l'existence de cette table dont parlait Hanna Arendt à propos des joueurs de cartes – cette table qui nous réunit et nous sépare – et autour de laquelle on peut parler du monde commun, parce qu'on le regarde et qu'on le connaît ensemble.

Et l'écran Internet..., il semble que les adolescents et les jeunes adultes passent de plus en plus de temps à jouer en ligne ou sur des sites qui leur sont dédiés ?

Là, on a encore un phénomène plus fort, puisqu'on voit s'y développer une culture jeune, de manière souterraine, et à l'insu complète des adultes. Il y a toujours eu une culture adolescente, un peu clandestine. Quand j'étais adolescent, *Salut les copains* était diffusé à 17h00 sur Europe 1, mes parents pouvaient décrier *Salut les copains*, le rock, le twist, la musique de sauvage..., mais ils avaient une vague idée de ce qu'il y avait dans *Salut les copains*. Aujourd'hui, l'immense majorité des parents et des enseignants n'ont aucune idée de ce qui se passe entre leur enfant et l'ordinateur. Ils ignorent à quel point les sites de partage vidéo, comme *You Tube*, sont devenus des sites d'une importance capitale, sur lesquels la plupart des adolescents passent des heures. Ils ignorent les phénomènes des jeux en ligne comme *World of Warcraft* par exemple, ils ignorent aussi la multiplication de sites dédiés dont les impacts sociologiques sont considérables.

Il y a aussi ces jeunes qui s'appellent entre eux des « no life » et qui passent plus de temps sur Internet que dans le monde réel.

Oui, l'addiction à Internet commence à devenir un phénomène important en France. On est loin du Japon,

mais on est quand même parfois dans des pratiques réelles d'addiction puisqu'on voit arriver dans certains hôpitaux des parents qui ont été violentés par leurs enfants pour les avoir privés d'Internet, dont le sevrage pour un jeune garçon qui y passe 4 à 5 heures par jour est devenu extrêmement difficile. Cela renforce quelque chose de très étrange, que les Japonais appellent le phénomène de « *Otakus* », ces enfants et adolescents de 10 à 18 ans qui décident de ne plus vivre que devant l'écran. On voit bien qu'un certain nombre d'adolescents consentent à être présents au monde quelques heures par jour; ils consentent à s'asseoir à table avec leurs parents et à dire « passe-moi le pain », ils consentent à aller à l'école et à ne pas trop y faire le bazar, et en réalité ils ne vivent plus qu'à travers l'écran et à travers leurs avatars.

C'est un nouveau phénomène ?

Le phénomène des avatars a crû de façon exponentielle dans les trois dernières années. En 6^e, il y a 4 ans, il y avait 2 % d'élèves qui avaient un avatar dans un mode virtuel, aujourd'hui plus de 55 % d'élèves disent avoir un avatar, avec une différence forte entre les garçons et les filles. Les garçons sont beaucoup plus concernés que les filles, mais quand on monte en 3^e plus de 80 % des élèves déclarent avoir un avatar dans un monde virtuel. C'est un phénomène intéressant et inquiétant car il dit : « ce monde ne m'intéresse pas, je vais vivre ailleurs ». La grande difficulté que les enseignants peuvent avoir, par rapport à cela, c'est de rendre ces enfants présents dans le monde.

La situation actuelle est-elle finalement si nouvelle que ça ? Est-ce que les jeunes, du moins certains d'entre eux, ne se sont pas toujours plongés dans la littérature ou dans des fictions de toutes sortes, pour échapper au monde

réel et vivre dans un monde imaginaire ?

La littérature est aussi une façon d'échapper au monde, ce qui est intéressant c'est la dialectique du réel et du virtuel. Un enfant qui vivait dans la littérature, il y vivait soit pour y retrouver des choses qu'il vivait dans la réalité, soit pour les confronter. C'était le rapport entre la littérature, qui lui présentait un autre monde, et le monde dans lequel il vivait, qui structurait sa personnalité. Aujourd'hui, on a quelque chose qui relève plutôt de la virtualisation du réel. Ce qui devient réel se dissout et ce qui devient réel c'est le virtuel.

On est en plein Baudrillard !

Oui, c'est ça, je pense que Baudrillard a raison de ce point de vue, il a été visionnaire; on est en face d'une virtualisation systématique du réel qui est pour moi très préoccupante. Certains enfants sont dans une espèce de déni de la présence au monde et le rôle de l'enseignant, c'est d'abord de les rendre présents à ce qu'ils font en classe, et pas simplement sur le mode de la concession. Il faut qu'il investisse le monde. D'où cette idée très forte pour la pédagogie scolaire, mais aussi pour la pédagogie familiale et sociale, qui est d'inscrire l'enfant dans du faire – dans le monde concret – et le faire avec lui. Je trouve assez grave, sur le plan de la transmission générationnelle, que les activités entre les parents et les enfants, y compris dans les milieux populaires, soient devenues de plus en plus rares et de plus en plus ténues. On faisait du jardinage, on faisait du bricolage avec son père, aujourd'hui il y a ce double phénomène que chacun a sa chaîne de télévision, ses pratiques sociales et ses pratiques de loisir. Les pratiques de l'enfant relèvent de plus en plus d'un univers virtuel dans lequel il n'y a plus

| GIANNI A CHANGÉ... |

la sanction de la réalité. Cette sanction de la réalité, c'est quand on fait du jardinage et que ça ne pousse pas, quand on fait du bricolage que ça fonctionne ou que ça ne fonctionne pas; il y a toujours une sanction qui permet à l'enfant de se confronter au réel. C'est ce que j'appelle dans mes travaux l'objectalité, qui n'est pas l'objectivité, qui est le fait que les objets résistent à notre emprise et à notre pouvoir. C'est cette résistance même qui construit l'intelligence. Or dans le virtuel, les objets ne résistent jamais à notre pouvoir, ils y résistent d'une certaine manière, parce qu'on n'en connaît pas les règles du jeu, le virtuel est construit pour être sous l'emprise de notre imaginaire.

Cela pose des problèmes tout à fait nouveaux aux enseignants.

Cela rend la posture de l'enseignant très difficile. Quand l'enseignant dit à un élève « c'est ainsi », alors qu'il lui énonce une loi physique ou une règle orthographique ou grammaticale, quand il propose une interprétation historique etc., le maître aura d'autant plus de mal à faire émerger la spécificité d'un savoir, dans sa valeur épistémologique, d'un savoir qui est étayé sur des preuves et qui a une valeur dans sa construction historique. Le savoir risque d'apparaître comme virtualisable, il me semble que l'écran dissout la résistance des choses, dissout la résistance de l'objet, du texte, du réel. C'est l'effet *YouTube*. *YouTube*, ce sont des petits films entre lesquels on zappe. Certains gamins passent des heures à regarder *YouTube*, où il y a des milliers de vidéos nouvelles par jour que personne ne peut contrôler. On est devant un phénomène de surstimulation avec des enfants scotchés à tout ce qui est hypnotique et

sidérant, et quand ça ne l'est plus, on zappe !

Pour le professeur cela pose un problème majeur, celui d'avoir un discours qui ne soit ni hypnotique, ni sidérant, et deuxième problème, comment faire revenir l'élève à la présence au monde et dans la classe ?

Je crois que se pose un problème fort qui est le retour au faire. Il faut que la classe soit un lieu de travail. Elle a pu être, à un certain moment, – moins dans l'enseignement professionnel et technologique – pensée sur le mode de l'Église ou de l'amphithéâtre universitaire, sur le mode d'un lieu de la parole. Je crois qu'il est important qu'elle soit un lieu de travail, de travail rigoureux, suivi, et de travail sur des médiations concrètes. Par exemple, quand j'ai introduit en tant que directeur de l'INRP, « la main à la pâte² », je l'ai fait parce que je pensais qu'il fallait lutter contre l'illettrisme scientifique, et aussi parce que Charpak me l'avait dit et je l'avais expérimenté à Vaulx-en-Velin. Quand vous mettez des élèves devant des piles, des fils et des ampoules, celui qui a raison ce n'est pas celui qui crie le plus fort, mais celui qui fait en sorte que les ampoules s'allument. La médiation de l'objet va venir arbitrer entre les passions, les intérêts et la toute-puissance des imaginaires, elle va permettre à l'enfant de sortir de l'infantile, qui n'est pas l'enfance.

D'où vient, selon vous, la fascination des jeunes pour des sites qui traitent de phénomènes extraordinaires, ce que l'on met dans la catégorie assez vague du paranormal.

Il y a un grand engouement pour ces sites consacrés au paranormal, parce que les

jeunes ont un déficit énorme de discours mythologiques, de discours d'adultes sur les questions anthropologiques aussi fondamentales que la paternité, la maternité, la violence, l'amour etc., des questions que traitaient la mythologie grecque, les contes et légendes et les histoires familiales.

Il n'y a plus de discours sur ces questions...

Non seulement il n'y a plus de discours, mais il n'y a plus d'interlocuteurs, puisque les enfants ne discutent plus de cela avec leurs parents, puisque les quelques interlocuteurs qui parlaient de ça avec eux étaient en général des animateurs des mouvements d'éducation populaire, des aumôniers dans les lycées, des gens de la sphère parareligieuse, mais que ces gens-là ne sont plus des interlocuteurs pour les jeunes. Dès lors que ces questions ne sont plus traitées par les adultes, elles sont traitées par les *thrillers* américains et par une certaine montée du paranormal. Prenez le phénomène *Twilight*, qui est le grand succès actuel, c'est un film qui renvoie à des questions fondatrices. La question centrale est celle de la vampirisation de l'autre, ce n'est pas une question anecdotique, c'est la question de tout être humain : « à quel moment je me fais vampiriser par l'autre ? » On laisse les jeunes être happés par ce qu'il y a de plus commercial, par des films *gore*, par des jeux vidéos de superhéros où sont posées les questions de la toute-puissance, de l'immortalité,

2. « La main à la pâte » a été lancée en 1996, à l'initiative de Georges Charpak, prix Nobel de physique 1992, Pierre Léna, Yves Quéré et de l'Académie des sciences, dans le but de rénover l'enseignement des sciences et de la technologie à l'école primaire en favorisant un enseignement fondé sur une démarche d'investigation scientifique (source : site inrp-sept2009).

de l'éternité, toutes sortes de questions que l'on peut aussi traiter au lycée en classe de philosophie.

L'École tient donc un discours sur ces questions.

Pas toujours, elle peut le faire en voie générale et en voie technologique, dans les cours de philosophie, mais malheureusement il n'y a pas de philosophie en bac pro, ce que je regrette car tous les jeunes ont besoin de réfléchir sur la mort, l'amour, le temps...

Quel serait, selon vous, le maître idéal pour Gianni ?

Un maître qui l'accompagne dans la construction de son autonomie, mais quand on dit cela, c'est à la fois très général et très ambitieux. Gianni a besoin d'une didactique très élaborée et très contrôlée et il est essentiel que l'on contrôle aussi le désétayage. L'éducation scolaire est très compétente pour élaborer des prothèses, mais elle est beaucoup plus réticente au fait de permettre à l'homme de se passer de prothèses. C'est le problème de l'étayage et du désétayage; le mur doit être étayé, il ne tiendra pas s'il n'y a pas d'étais, mais on ne peut pas laisser les étais en permanence, il faudra que le mur tienne par lui-même. L'École est un étai nécessaire et provisoire.

Oui, il faut bien retirer les étais à un moment ou à un autre.

Le problème c'est que le « et provisoire » a été peu entendu, nous retrouvons la question

de la décontextualisation, de l'accompagnement progressif vers la capacité à vivre des situations en autonomie. C'est ce qu'on appelle le transfert au sens pédagogique³, c'est-à-dire savoir passer d'un contexte à un autre. Un savoir qui n'est pas transférable est évidemment un savoir qui n'a pas d'intérêt autre que celui de préparer à l'examen. Si les écoles ne servaient qu'à préparer l'examen qui valide les écoles, ce serait beaucoup d'argent pour peu de chose. Il faut donc qu'il reste quelque chose des savoirs acquis pour l'examen qui soit transférable en dehors de l'École. L'École ne prépare pas simplement à bien se comporter dans l'École.

Pourtant dans les voies technologique et professionnelle, cette question de l'aptitude à utiliser les savoirs dans de multiples contextes a toujours été une préoccupation forte.

C'est vrai, mais d'un point de vue plus général, c'est une question que l'École a peu travaillé pour une raison très simple. Dès lors que l'École n'était pas une école de masse mais une école qui s'adressait, dès qu'on arrivait à un certain niveau, à une élite, on faisait l'hypothèse que ce transfert faisait partie des capacités acquises spontanément à l'extérieur de l'École. La France a formé très longtemps ses généraux d'armée avec des thèmes grecs, et jamais en leur faisant faire quoi que ce soit qui avait rapport avec l'artillerie. Mais le thème grec

était un exercice intellectuel qui avait des aspects formatifs. De même qu'on ne se préoccupe pas de savoir si, quand on forme quelqu'un à Polytechnique avec des équations du troisième degré, cela le forme à gérer des plans sociaux. Mais on fait l'hypothèse qu'à ce niveau, les élèves savent transférer tout seuls.

Ont-ils encore besoin de l'École ?

C'est bien la question, ceux qui savent transférer sont ceux qui, d'une certaine manière, n'ont pas besoin de l'École. L'apprentissage du transfert devrait faire l'objet d'une vraie réflexion de l'École et cela pourrait être davantage travaillé, y compris dans les lieux où il y a de la professionnalisation. En particulier, cela demande une forte articulation entre les formateurs et les maîtres de stage, un vrai travail sur les situations, une progressivité dans les stages et un accompagnement de régulation. Je crois qu'il y a des gens qui le font et qui le font bien, en particulier dans les BTS et les DUT. Il y a des choses tout à fait intéressantes qui se font, il faut continuer dans ce sens, afin de permettre le transfert des connaissances le plus efficace possible. C'est ainsi que l'École répondra pleinement à la mission de formation qui lui est confiée. ●

3. Le transfert dont il est question ici est à comprendre dans son sens pédagogique, et ne saurait être confondu avec le transfert au sens psychanalytique. NDLR